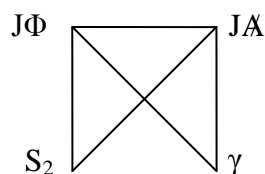


René Lew,  
(28 février 2013)  
8 mars 2013

## Positions : (18) Écrire

À la question de savoir si écrire revient à marquer, transcrire, figurer... du signifiant ou bien à produire du signifiant, Lacan tranche pour la seconde solution (dans *L'identification*). Le signifiant est donc souvent cryptique chez Lacan. (Et je ne parle pas ici avec les termes de N. Abraham et M. Torok dans *Le verbier de l'Homme aux loups*). Du moins Lacan parle de déchiffrer (dans « Télévision »). Il s'agit de déchiffrer le signifiant, mais aussi de lire l'écrit. Dès lors le signifiant est de l'ordre de la jouissance phallique, mais l'écrit est de l'ordre de la jouissance de l'Autre.<sup>1</sup>



La lettre y a valeur d'être l'image de l'objet *a*. Mais écrire est d'un autre ordre — en fait masqué par la jouissance de l'Autre. C'est pourquoi on demande à l'écrit d'être d'abord lisible — par autrui. Mais, à l'inverse, Lacan prône un principe d'illecture.<sup>2</sup> Écrire, pour moi, demande, non pas à être décrypté, mais à être désincarcéré de la jouissance de l'Autre et à renvoyer pour être étayé (par déconstruction de ce qu'il est comme écrit) à la jouissance phallique comme fondement ouvert de la signifiante, et dès lors du narcissisme.

En ce sens, l'interprétation, comme réélaboration de la signifiante et de l'énonciation, est toujours nécessitée par l'écrit. Mais ce renvoi au narcissisme rend sûrement souvent l'écrit illisible, mais surtout récusable par autrui qui n'a que faire de ce narcissisme-là. Pourtant, que le narcissisme, surtout à cet endroit, vaille comme primordial — on ne peut plus singulier, mais éminemment partagé (la fonction Père ouvre au Temps logique et au collectif façon Lacan) —, est ce qui rend l'écrit lisible, puisque, dans cet échange, nous nous (!) trouvons sur un même plan, de ce fait en mesure chacun d'interpréter et d'entendre l'autre, afin de persister à écrire soi-même encore.

Le problème est que le signifiant — et plus exactement la signifiante — échappe dans l'écrit, et c'est pourquoi la psychanalyse ne propose pas à l'analysant d'écrire pour faire

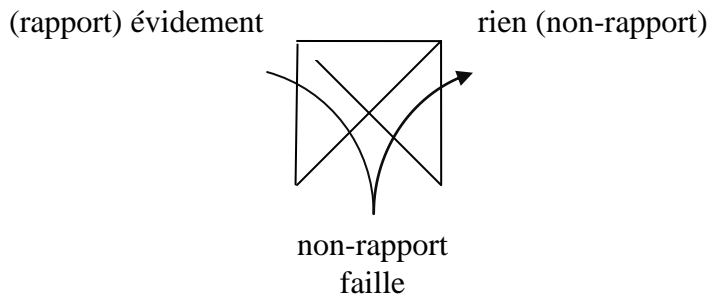
<sup>1</sup> Relire « Télévision », *Autres écrits*, pp. 515, 522. Cf. R.L., « Un déchiffrement de dit-mension signifiante pure », *Actualité des dimensions freudiennes*, Dimensions freudiennes, 1992.

<sup>2</sup> R.L., « Qu'est-ce que lire en situation de psychose ? », 2012.

entendre sa subjectivité. Il doit parler, ici au sens de « verbaliser ». C'est ce que j'ai appelé « référer, transférer, conférer ».

\*

Mais écrire a une visée par excellence : celle d'écrire le non-rapport sexuel, ce qui n'est pas acquis d'avance. Un travail d'écriture et de déchiffrement concomitant s'organise dans la cure, au travers de la parole ; dans la passe, de même et qui plus est dans le dispositif en tant que tel ; dans les travaux de cartel, si on le souhaite. Toute la question est de faire passer l'évidement de la signifiante au non-rapport de l'écrit. Ce passage est « inscrit », *i. e.* cette fois « organisé » (au sens propre), au sein de la structure, comme faille.



C'est en quoi, à mon avis, Freud parlait de *Niederschriften* : de fondements écrits du sujet, dirai-je, étant entendu que ces fondements ne sont que des non-fondements. Ainsi écrire, correspond-il à assumer (*annehmen*) ce non-fondement pour le faire passer à des praticables de la signifiante qui restent quand même, malgré toute leur matérialité, inaccessibles.

Le non-rapport s'inscrit (ou, plus exactement, porte effet) dans la structure, entre ce qui, de s'écrire, cesse et ce qui cesse de ne pas s'écrire, voire ce qui cesse, cette fois de ne pas s'écrire.

